

De la génération lyrique aux générations endémiques

Interview avec François Ricard

François Ricard, *La génération lyrique*, Montréal, Boréal, 1992, 282 p.

Roger Chamberland

Number 89, Spring 1993

Littérature : génération nouvelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44608ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Chamberland, R. (1993). De la génération lyrique aux générations endémiques : interview avec François Ricard / François Ricard, *La génération lyrique*, Montréal, Boréal, 1992, 282 p. *Québec français*, (89), 85–86.

AUX GÉNÉRATIONS ENDEMIQUES

INTERVIEW AVEC FRANÇOIS RICARD PAR ROGER CHAMBERLAND

Pour comprendre le présent, il faut connaître le passé : telle est la doxa, la pensée commune qui circule couramment. Certes, les années de la Révolution tranquille ont maintes fois été étudiées sous divers aspects, mais, jamais jusqu'à maintenant, on ne s'était arrêté à rendre compte de ceux et celles qui en ont été au cœur : les enfants du *baby-boom*. François Ricard, lui-même enfant de l'après-guerre, professeur à l'université McGill et co-auteur de *L'histoire du Québec contemporain*, s'est penché sur les gens de sa génération. En est sorti, il y a quelques semaines, un essai : *La génération lyrique** : un livre coura-

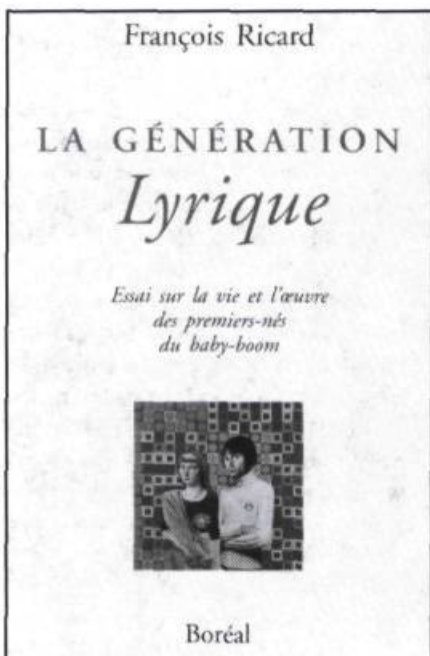
geux parler de soi et de ceux que l'on connaît demande toujours une certaine dose de courage et riche d'observations de toutes sortes, qui dresse un portrait de famille où les personnes sont interchangeables puisque, fondamentalement, tous ont baigné dans le même *Zeitgeist*, dans cet air du temps fait de contestations sans révolution, tout était à refaire et à réformer, et de fausse anarchie.

Les trois parties qui composent l'ouvrage, « La bonne étoile », « La jeunesse » et « L'âge du réel », situent très bien le mouvement tant au plan historique, sociologique que culturel. L'auteur s'intéresse d'abord et avant tout aux « philosophies agies » ainsi définies dans sa présentation : « Je m'intéresserai à des sentiments, à des vibrations, des façons d'être et de penser, à des tournures mentales, à des conduites spontanées ». Opération réussie ; on entre dans ce livre et on se laisse porter par une histoire qui semble, par moments, relever du conte de fées tant le monde des années soixante est un milieu où il a fait si bon vivre.

l'occasion du 25^e anniversaire de *Liberté*, j'ai écrit un texte qui s'intitulait « Tableau d'une génération en forme de déferlement ». À l'époque, j'avais lu un certain nombre d'ouvrages, dont celui de Landon Y. Jones, -le seul que je cite en bas de page. Il a éveillé chez moi un certain nombre d'interrogations et de questions au sujet de ma génération. J'ai poursuivi la réflexion amorcée dans ce petit texte plutôt ironique lors de la rédaction de *L'histoire du Québec contemporain. Tome 2. Le Québec depuis 1930*. Cette réflexion a pris l'ampleur d'une véritable problématique qui dépassait l'analyse démographique, mais qui avait des répercussions dans toutes sortes de domaines comme l'économique, le politique, le culturel, le social, etc. Puis je me suis décidé à écrire cet essai afin de mieux chercher à comprendre ma génération d'autant plus que la conjoncture démographique a fait en sorte que la variable « génération » a pris beaucoup d'importance à cause du bouleversement de la pyramide traditionnelle des âges. Une deuxième préoccupation vient du fait que je suis, chaque jour, devant des jeunes de 18-20 ans pour qui l'avenir semble bouché. Je trouve cela extrêmement choquant de voir dans quelle situation sont les jeunes, surtout par contraste avec la situation dans laquelle nous étions quand nous avions le même âge qu'eux. En cours de route s'est ajoutée une troisième préoccupation qui était d'essayer de favoriser une certaine prise de conscience de la part de ma génération qui est une génération un peu repue, satisfaite, qui ne se pose pas de questions. »

Cette problématique générale est très bien développée dans l'ouvrage ; Ricard montre en effet que le contexte général de l'époque ne pouvait que favoriser ceux qui arrivaient sur le marché du travail ou qui entreprenaient des études supérieures. Cette génération n'est certes pas homogène puisque seuls ceux qui

Nous avons rencontré l'auteur au Café Cherrier, un restaurant-bar branché de la rue Saint-Denis, celui-là même où, chaque jour, se rencontrent les m'as-tu-vu, les fleurons du domaine artistique et culturel de la génération lyrique. Il m'explique d'abord ce qualificatif heureux du titre : « C'est une expression que j'ai inventée, elle n'a pas de valeur sociologique. Mais c'est une très vieille idée qui remonte à 1983. À



sont nés entre la fin de la guerre et le début des années soixante ont pleinement profité du vaste mouvement de réforme dit « La Révolution tranquille » qui caractérise cette époque ; les autres, ceux qui sont nés jusqu'au début des années soixante, moment qui marque la décroissance du nombre des naissances, sont déjà moins chanceux et doivent lutter plus farouchement pour se faire une place. Ricard qualifie cette génération de première vague de lyrique : « Le lyrisme y prend la forme d'une vaste innocence caractérisée par un amour éperdu de soi-même, une confiance catégorique en ses propres désirs et ses propres actions, et le sentiment d'un pouvoir illimité sur le monde et sur les conditions de l'existence. » L'auteur passe en revue, dans les trois parties qui composent l'ouvrage, les grandes réalisations et l'idéologie commune à ce premier groupe. Comme il le souligne en interview : « Ça ne prenait pas beaucoup de génie ni beaucoup de courage à la fin des années soixante pour être contestataire et pour vouloir changer le monde. On était porté par l'époque et le monde se changeait lui-même devant nous. De plus, le travail a été facilité par les réformateurs frustrés, la génération des années trente, pour qui la vie a été une fête. Les Américains l'appellent le *good time generation*. Ils se sont imposés dès le départ pour répondre au besoin de changement ; ils n'avaient qu'à laisser agir la génération lyrique ».

Même si les chiffres et les faits sont là pour le démontrer et appuyer l'argumentation, Ricard a choisi la forme de l'essai plutôt que l'exposé scientifique, fort de renvois de notes, de données et de statistiques. Il m'explique : « Je voulais que mon livre soit aussi pédagogique que possible et je savais aussi que tout l'apparat scientifique gêne souvent la lecture. Je voulais également tenter l'expérience de l'essai, une sorte de réflexion un peu « sauvage », libre. D'ailleurs pour ne rien vous cacher, je dois vous avouer que

c'est vraiment en écrivant que le livre s'est construit. Par l'écriture, par les métaphores qui naissent sous ma plume, par les surprises de ma composition du livre, une grosse partie de ma pensée s'est faite là, dans l'écriture elle-même ».

La réussite de cette réflexion menée à terme tient à la singularité et à la rigueur de l'analyse qui est faite de la génération lyrique. D'aucuns ne s'y retrouveront peut-être pas, mais cela tient plus souvent au clivage qui a pu exister entre les différentes classes sociales et, aussi, entre les collègues et les régions. L'auteur souligne qu'il s'est appuyé sur sa propre expérience qui est celle du Collège Sainte-Marie de Shawinigan « un collège en région, fondé en 1947, un collège de fils d'ouvriers, en milieu populaire ». Les femmes ne se sentiront pas plus concernées, la Révolution tranquille aura été une affaire d'hommes qui, somme toute, leur aura pleinement profité. Je souligne à l'auteur qu'il est tout de même étonnant que cette génération, la dernière à avoir profité de l'enseignement dit classique, ait tout jeté par-dessus bord. « C'est une génération qui a comme récusé la « grande culture ». Pour la première fois, il y a une génération qui a accès au savoir et à la culture et elle rejette complètement ce savoir indispensable au nom de la liberté, de l'épanouissement, au nom de la liberté du monde. Il y a là une forme de trahison. La crise de l'éducation actuelle, c'est l'impossibilité de transmettre. Difficile de transmettre ce en quoi on ne croit plus. L'éducation, dans une société, est une force de permanence, de cohésion, de transmission entre une génération détentrice d'une certaine connaissance et des jeunes qui ont soif d'apprendre. Nous ne les encadrons plus, nous ne leur offrons plus rien. Je ne veux pas dire rien pour les structurer, mais rien à contester non plus. Nous leur volons leur jeunesse et nous leur laissons un monde dévasté, comme vide ». Cette attitude vis-à-vis de la jeunesse se double d'un autre refus :

celui du refus de vieillir. Cette thèse, centrale chez Ricard, « délirante », selon ses propres termes, mais déjà discutée par Gilles Lipovetsky, fait en sorte que les jeunes d'aujourd'hui se butent continuellement à un mur. « Les jeunes sont devant un monde qui refuse de bouger, un monde qui est très figé. Le suicide, qui touche 1 jeune sur 100 000, le plus fort taux au monde, est une forme de réponse ; le décrochage est aussi une forme de suicide. Je comprends qu'ils agissent comme cela. C'est une sorte de pragmatisme, de réalisme, de cynisme même, par moment, qui lui aussi contraste beaucoup avec l'idéalisme qui pouvait être le nôtre autrefois, mais qui est une réponse tout à fait adaptée à leur situation ». Cette détresse n'est-elle pas également le signe d'une absence de transmission de valeurs spirituelles ? La génération lyrique a vite fait de laïciser la société, de réduire comme peau de chagrin la pratique religieuse. On regrettera de ne pas retrouver dans le livre de Ricard une réflexion sur la crise des valeurs spirituelles qui, somme toute, est au cœur de la réforme des années soixante. Ces valeurs spirituelles, qui font cruellement défaut à l'heure actuelle, servent de point d'appui aux études de Jacques Grand'Maison.

Pourtant Ricard ne manifeste pas le même pessimisme que Grand'Maison qui craint un nouveau conflit de générations, une nouvelle révolte des jeunes. « Je n'y crois pas, affirme-t-il, ils n'en n'ont pas les moyens ni intellectuels, ni numériques, ni économiques. Ce qui me frappe beaucoup chez les jeunes, c'est plutôt une sorte de créativité qui, vu la conjoncture adverse, donne lieu à un pouvoir d'inventivité qui n'était pas le nôtre au même âge ». Ce pouvoir de la création sera-t-il suffisant pour permettre un renouvellement de la génération lyrique par les nouvelles générations ? Voilà la question.

**La génération lyrique*, Montréal, Boréal, 1992, 282 p.